

Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK
Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom
Band: - (1923)
Heft: 90

Artikel: A la Rue Traversiere
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-688214>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LITERARY PAGE

Edited by Dr. PAUL LANG.

All letters containing criticisms, suggestions, questions, etc., with regard to this page should be addressed to the "Literary Editor."

THE GLAMOUR OF THE ALPS.

It is a curious fact, but I think it must have its profound reasons, that the Alps and their spell have never so far incited any first-class writer, least of all a Swiss, to a work of outstanding character which would once and for all be the poetic expression of their charms. (I am perfectly aware of the existence of Rambert's "Les Alpes.") Many people have sung of the Alps in an indifferent way, but it is not quantity that counts. Ruskin, an Englishman, has perhaps written the best pages on what we consider our national treasure. The little epopee, "La-haut sur la Montagne," which Virgile Rossel, the veteran writer of French speaking Switzerland and author of a reliable literary history on French speaking Switzerland, has recently published (Lausanne, Editions Spes), is not an exception to the rule. In very fluent verses he tells us the story of a young, Geneva student, who, with a young English mountaineering friend, spends a couple of weeks at the foot of the Zinalrothorn, has a flirtation with a charming country girl, Nivoline, but cures himself by frequent excursions. The slight clouds of jealousy which rise on the horizon are quickly dispelled, Nivoline is at the end more strongly attached than ever to her native lover, a guide, who goes so far in proving his magnanimity as to carry home on his back the young student, who had been hurt by a falling stone. But this simple idyllic tale is not the main thing in the eyes of the author. It is merely a pretext for inserting a number of sincerely felt descriptions of Alpine scenery. The booklet will, no doubt, revive many happy souvenirs in the hearts of clubists, especially of those who are conversant with the particular surroundings of Zermatt. Four minor poems, of which we reproduce two elsewhere, complete the booklet.

Of far greater weight is the bulky volume, "Le Mont Cervin," in which Guido Rey, an Italian, has concentrated his experiences of and his research work on the history of this famous mountain. An excellent French edition by Mme. L. Espinasse

A LA RUE TRAVERSIERE.

Auprès de la fontaine qui, par intervalles, enfile l'éclat de sa plainte, un réverbère troue la nuit. La lumière bouge contre le mur tremblant. Autour, c'est le repos, l'obscurité, le silence. Au chant de la fontaine, Claude dort à son quatrième étage. Quelques chats rôdent, à pas de velours.

Brutal, un réveille-matin ronfle et grippe. Une fenêtre s'allume, puis une autre, puis une autre encore. Au-dessus des toits rapprochés, les étoiles meurent. Peu à peu la courbe sinieuse de la rue se décode. Du gris ondule dans l'eau du bassin. Une ombre glisse au seuil d'une allée; elle fait sur le pavé un bruit retentissant. Les murs en répètent l'écho multiplié.

Maintenant, beaucoup de fenêtres luisent; les allées noires dégorgeant des formes vagues, mouvantes, qui s'en vont légères et floues, en faisant leur dur vacarme. Un chiffonnier râcle dans une boîte à ordures. Le jour va naître. Le crépuscule nuance à peine le boyau resserré de la rue Traversière. Les maisons se dressent, noires, toutes proches, séparées par un espace étroit qui devient de plus en plus clair. Tout à coup, le bec de gaz s'éteint. Des nuages rouges s'effilent lentement au ciel de nacre pure. La vie a réveillé peu à peu toute la rue, qui apparaît dans sa misère pittoresque et colorée. Elle a de hauts immeubles trapus, des maisonnettes rustiques à un seul étage, avec des croisées minuscules, fleuries de géraniums fripés; sur l'appui fulgure la cretonne écarlate des coussins où s'accoude la badauderie des vieillards barbus. Presque toutes les fenêtres sont à guillotine. Un laitier roule sa charrette tintinnabulante. La mère Réviol, l'épicière bigle, fait claquer les volets de sa boutique. Un peu plus loin, madame Neydeck l'imité. Les yeux bouffis, des gosses s'en vont en classe.

Une population laborieuse avec une nuée de marmots, habite la rue Traversière. On ne trouve là que des épiceries et des estaminets. Trois épiceries, dix estaminets: le café Amstutz, le café Waldvogel, fréquentés par des Alboches; le restaurant Siegfried, où prennent pension des commis et des étudiants; la brasserie Tempia, achalandée par des Italiens ou Chrétiennes; le bouchon de la mère Charrot est un autre louche et secret, à la porte toujours close. Derrière les rideaux rouges, on entend des hurlements et des chants rauques. L'épicerie du père d'Humilly est réputée pour son jus, celle de la mère Réviol pour son sucre d'orge; celle de madame Neydeck pour mademoiselle Neydeck, une jeune fille pâle, au visage fin, aux cheveux envolés. La rue Traversière possède encore une boucherie, une boulangerie, une triperie, le magnifique salon de coiffure Destrieri, à côté d'un pissoir jaune. A la fenêtre de son échoppe, où est fixée une enseigne brune

Mongenot is published by Spes, Lausanne. This mountain, the beautiful contour of which we all admire, has become, so to speak, the fate of the writer. It lured him over and over again into its neighbourhood, compelled him to hunt down, wherever he could, information on its geology, on the history of its surrounding valleys, on the people who have tried for so long and have finally succeeded in ascending it. A book which is the outcome of such a great inner compulsion must needs be good. Guido Rey's work is an enthralling, seizing piece of literature. We admire the immense amount of knowledge displayed in it, we are touched, even tragically captured, by the heroic struggle between Man and Mountain, as revealed to us in the chapters dealing with the history of the ascension. It was Whympfer who, in 1865, for the first time set his foot upon the top of the mountain. All the highly exciting attempts of the previous years—the queer and fascinating personality of the guide, Carrel, whose ambition was also directed towards the same aim, but which by an unhappy coincidence he was not to achieve in Whympfer's company, stands out like the figure of a novel—cannot even be touched upon here. But if Whympfer was the victor when he stood on the top of the mountain, the spell of which he had finally broken, he had not to wait long for the bitterness of defeat. Four members of his party lost their lives in descending, and the echo of this accident, as it travelled throughout Europe, was strong enough to hide the final victory over the mountain in a dark veil.

The summit once attained, the riddle of new ways leading to it stood naturally in the forefront of the Alpinists' interests. In this struggle against sturdy nature the author of the book took an active part, as is shown in his chapter about his attempt to reach the top by the Furggen route, an attempt in which he was, however, unsuccessful. There is purity, strength and faith in the book. Though its different parts are not of equal merit, historic passages alternating with lyrical descriptions, simple narrative of things with character sketches, in its total impression it can certainly be considered a noble glorification of Alpine grandeur. Still, one persists in wondering when the great Swiss poet will come who will choose the struggle between Man and Mountain as a subject for a sublime work of art. We know that Conrad Falke in

CORDONNERIE

le savetier Barassi penche son crâne noir et tonuré; plus loin, le tonnelier Mouchet cercle ses tonneaux ventrus; la mère Muller dispose ses corbeilles de légumes.

Le soleil plonge la ruelle dans l'ombre et dans la lumière. Il ne parvient pas à l'éclairer toute. A l'ombre, c'est la fraîcheur et le calme; au soleil, c'est la chaleur torride et bouillonnante. Là, s'ouvrent la boucherie Wintzenried et la triperie Thomen; ici, les auberges, abritées par leurs tentes, s'emplissent d'une rumeur tantôt sourde, tantôt sonore, de frémissements de friture, de bruits de vaisselle et de fourchettes. Une odeur de graisse et de friot embaume la chaussée. Nu-têtes, les femmes, portant un panier d'où sort le col vert d'une bouteille, entrent chez l'épicière, chez le boulanger, plus rarement chez Wintzenried. Elles s'attardent volontiers dans la pénombre vineuse de la Cave populaire, où elles potinent en buvant des apéritifs. Leurs cris sont aigus. Elles gesticulent, puis elles parlent à voix basse, les visages rapprochés. Le petit Claude, qui les trouve laides, n'arrive jamais à se faire servir son demi de rouge. Une horloge sonne. Soudain les ménagères s'enfuient. Un marchand de poissons lance les éclats de sa voix claire et cassée, pendant que ses bras nus remuent la poissonaille:

— Tout vivant! Tout vivant, mesdames!

Alors les dames s'empresment autour de son éventaire, qui répand une odeur marine.

Il est midi. Une torpeur engourdit la rue Traversière, qui s'allonge lumineuse, sinieuse, silencieuse jusqu'à la Rôtisserie. Auprès de la fontaine, des tonneaux arrondissent leurs panses brunes. Le réverbère, casqué de soleil, flamboie. Le pavé brille. L'eau reluit. Les vitres semblent des braiseurs tremblants. L'heure coule. Lentes, les ombres s'allongent, la vie renaît; les volets se rouvrent, l'air frais circule; la verdure traîne sa chaise basse devant sa boutique et ses mains rouges écosent des pois verts; la mère Réviol mange et tricote; le cordonnier Barassi, après sa sieste, emplit l'air de sa chanson et du tapement assourdi de son marteau; le tonnelier Mouchet, à l'oeil fixe et mort, hisse sur son petit char des cuves, une pompe, des tuyaux et se met en route. La bonne de chez Siegfried, un litre à la main, ouvre la trappe en face du café et descend tirer du vin à la cave. Avec sa sacochette de cuir sur le ventre, des lettres dans les mains, le facteur lève le nez au ciel et crie d'une voix glapissante:

— Walther!

ou

— Guillot!

ou encore:

— Tomaselli!

Alors, descendus des fenêtres au bout de longues ficelles, des paniers sautent à droite, à gauche, et

"Im Banne der Jungfrau" has tried to do it. We think that this is not the final word of literature yet. We believe that the great and representative epopee of Alpinism is still to come.

DEUX POEMES ALPESTRES.

Par VIRGILE ROSSEL.

LA LUTTE.

L'Alpe, dans son décor de verdure et de neige,
Rit sous l'ardent soleil des beaux après-midis;
Et voici que s'avance un amoureux cortège
De bergères aux bras des bergers dégoûdés.

Les vieilles et les vieux sont déjà sur leur siège
De fin gazon. La fête a commencé. Roidis
Dans un enlacement qu'un rude effort abrège,
Deux champions fameux sont aux prises. Hardi!
Autour d'eux, on espère et tremble à tour de rôle...
L'un des gars a touché la terre de l'épaule.
Un applaudissement formidable et joyeux.

Et de blondes enfants vont au vainqueur farouche;
Un éclair de triomphe illumine leurs yeux
Et la rose d'amour a fleuri sur leur bouche.

EDELWEISS.

La rose est plus belle que toi,
La verveine plus embaumée,
La violette plus aimée, —
Tu restes l'unique, pour moi.

Edelweiss, plus haut que l'arolle,
Plus haut, tout près du ciel, tu mets
Aux flancs des plus âpres sommets
Le sourire de ta corolle.

Nul ne te cueille sans danger:
C'est sur des gouffres que tu penches
Le clair jardin d'étoiles blanches
Que du roc on voit émerger.

Mais je te garde un coeur fidèle:
Tu n'as ni parfum, ni couleur,
Soit: est-il donc une autre fleur
Qui vaille qu'on meure pour elle?

Sprichwörter.

Es cha kei Geiss elei stoch.

We de Herrget nass macht, de macht er au wider troche.

le facteur y dépose la correspondance. Et les paniers remontent, rapides, comme à grandes enjambées.

A mesure que le soleil décline, la rue Traversière vit plus intensément, elle s'anime, elle parle haut, elle crie, elle résonne; les gosses, revenus de l'école, s'ébrouent et se bousculent; les filles tournent des rondes, les femmes bavardent au milieu de la chaussée, au seuil des portes; chacun se colle contre les murs et se tait un moment lorsque le tripié, secoué sur son siège, ébranle les maisons et remplit le monde du tintamarre de son tapéou. Derrière, son maître sous le bras, le dos chargé de verres qui jettent des éclairs alternés, un vitrier passe en psalmodiant:

— Vitri...! O vitri!

Un marchand de fruits pousse sa baladeuse, embaumée par les pommes, les poires et les prunés à la pulpe transparente. Après son absinthe, le père Muller cherche noise à sa femme. Son nez flambe. Le père Muller est célèbre pour son énorme pif bulbeux, fleuroné, spongieux et d'un magnifique bleu violacé, où affleurent des veines noitrées. Voici M. Neydeck, le mari de l'épicière, vêtu comme un prince, avec son gilet blanc, son veston d'alpaga, son chapeau melon et sa canne super-fétatoire.

M. Neydeck trône au conseil municipal. Ce n'est jamais lui qui vend aux polissons le jus de réglisse. A mesure que M. Neydeck s'avance au milieu des chapelades et des courbettes boutiquières, il promène en souriant sa gloire municipale. Mais voici, d'une allure qui tangué et qui roulé, en blouse bleue, la casquette sur l'oreille, en pantalon tombant et toutes braguettes entr'ouvertes, les bras agités, un ivrogne sort en chantant de l'assommoir aux rideaux écarlates. Il tient toute la rue irradiée par le soleil couchant; les yeux aveuglés, il marche à la rencontre de l'astre, il lui murmure des mots doux et rauques, tend vers lui des mains inhabiles. Autour, les gosses dansent et l'imitent, ils l'injurient et le bousculent. Lui, titube dans son rêve. Lorsque M. Neydeck le croise, dans son élégance correcte et bourgeoise, l'ivrogne s'arrête, plus ébloui que devant le soleil, et sourit avec béatitude. M. Neydeck pince les lèvres et rentre son melon dans les épaules. L'autre se retourne:

— Adieu, Elie! Dieu que t'es beau! Mais t'es bien fier avec les copains.

En se grattant le front, il contemple la veste d'alpaga qui disparaît, roussie par les rayons du soleil. Puis il reprend sa marche, toujours environné par les gamins, salué par les rires des femmes et les abois sourds des roquets.

(Tiré de JEAN VIOLETTE: "Tabliers bleus et tabliers noirs" dont nous avons publié un compte-rendu dans le dernier numéro.)